

Susanna BRAUND

MATHURIN RÉGNIER : L'HORACE FRANÇAIS ? PAS TOUT À FAIT

Mathurin Régnier peut être qualifié sans invraisemblance de premier poète satirique français. Évidemment, il a cherché à devenir l'Horace français. Et à certains égards, il a réussi. Mais il l'a fait en donnant une interprétation d'Horace, sa propre interprétation, qui ne correspond pas exactement à l'Horace de l'Antiquité. Dans cet article, je vais explorer ce rapport entre Régnier et Horace en examinant les données, le pourquoi, et le comment. On verra que l'imitation du poète latin par le satirique français est assez complexe.

Régnier, qui est né en 1573 à Chartres, a écrit dix-sept satires dont treize furent publiées avant sa mort en 1613 et les autres, y compris une inachevée, plus tard. L'édition publiée en 1608 comprenait dix satires, dont quelques-unes datent de l'époque où il servait le cardinal de Joyeuse alors que la majorité date de la période où il travaillait à s'élever à la Cour. La première et la dixième ont été ajoutées au moment où il préparait son livre pour publication. Il faut remarquer le choix de dix poèmes pour le livre : il me semble que Régnier avait en vue les dix satires du premier livre d'Horace.

Il y eut d'autres éditions en 1609, 1612 et 1613, et puis en 1652. Celle de 1609 inclut les satires 11 et 12, et celle de 1612 ajouta la satire 13. Après sa mort, une édition posthume publiée en 1613 a intégré aussi trois nouvelles satires (14, 15 et 16) et d'autres poèmes. On doit attendre l'année 1652 pour la publication de la satire inachevée, la satire 17. Régnier fut loué par Boileau, qui fait de Régnier l'ancêtre de tous les grands peintres français de mœurs et de caractères<sup>1</sup> et qualifie ses satires d'« admirables »<sup>2</sup>. Bien sûr, cinquante ans plus tard, Régnier serait éclipsé par son successeur, Boileau, mais à l'époque de leur publication, il fut si bien reçu que ses contemporains ont farci leurs livres de vers, d'images, de rimes et de proverbes issus de ses poèmes<sup>3</sup>.

Pour le futur poète satirique, à ce moment là, deux modèles s'imposaient, ceux des deux satiriques latins les plus importants, Horace et Juvénal. En général, on oppose Juvénal, et son indignation féroce, franche et directe devant la méchanceté et perversité des hommes, et Horace, avec sa dérision douce, polie et folâtre de la sottise et de l'imbécillité des hommes. Le poète décide de quelle manière il choisit de s'exprimer à partir de ces deux modèles. Si le modèle est Juvénal, il implique un homme de caractère austère et grave qui aime l'agressivité. Si le modèle est Horace, il implique un homme de caractère honnête et inoffensif qui aime le jeu.

On remarque que le choix entre Horace et Juvénal n'est pas nouveau. Il se manifeste déjà dans les poèmes satiriques de l'italien Ludovico Ariosto qui a écrit sept satires en *terza rima* entre les années 1517 et 1525. Ces poèmes mêlent les thèmes, les idées et les expressions horatiennes avec des éléments intermittents de l'invective déclamatoire juvénalienne. Par exemple, la première satire de L'Arioste, qui a pour sujet la relation entre patron et poète, allie l'affabilité d'Horace à la férocité de Juvénal. Il imite Horace en utilisant, pour conclure

---

<sup>1</sup> J. Vianey, *Mathurin Régnier*. Genève, Slatkine Reprints, 1969, p. xvi.

<sup>2</sup> R. Aulotte, *Mathurin Régnier. Les Satires*, Paris, Sedes, 1983, p. 21.

<sup>3</sup> J. Vianey, p. vi.

quelques satires (1, 2, 4, 5), la fable, c'est à dire, par une méthode indirecte. Il lui arrive cependant quelquefois de montrer de façon explicite son irritation.

On remarque aussi que la satire en vers arrive presque au même moment en France et en Angleterre. En France, les premiers essais satiriques sont le fait de Vauquelin de la Fresnaye et de Nicolas Rapin<sup>4</sup>, mais il a fallu le talent de Régnier pour établir le genre satirique en alexandrins durant les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. En Angleterre, il y a eu une explosion soudaine de satires en couplets héroïques dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, par Joseph Hall et John Marston parmi d'autres. Le choix de modèle est différent. Les premiers satiriques anglais, confrontés au même choix entre Horace et Juvénal, ont tous choisi la voix acerbe et le ton sauvage de Juvénal. En revanche, les premiers satiriques français ont tous choisi la voix civilisée et le ton aimable d'Horace. Il faut se demander pourquoi.

Je crois que ce qui eut le plus d'influence sur le désir de Régnier de devenir l'Horace français fut la théorie de la littérature avancée par la Pléiade. Comme on sait, le programme de la Pléiade comportait la rénovation de la littérature française d'après les modèles antiques afin d'accroître sa dignité. Pour la satire, Du Bellay, dans sa *Deffence et Illustration* (1549), recommande Horace comme modèle, « qui selon Quintilian tient le premier lieu entre les satyriques »<sup>5</sup> [2.4], parce qu'il voulait que la satire renouvelée ne soit pas personnelle mais générale<sup>6</sup>. Du Bellay voulait aussi que la satire soit écrite en décasyllabes, pour produire l'effet de l'hexamètre dactylique latin<sup>7</sup>. Ronsard aussi a recommandé la satire « à la mode d'Horace / Et non de Juvenal, qui trop aigrement passe »<sup>8</sup>. De plus, en 1555-1556, Ronsard a recommandé l'alexandrin comme vers héroïque<sup>9</sup>, bien qu'il ne l'ait pas employé lui-même pour la satire. Il semble que l'alexandrin a été essayé pour la satire la première fois par Nicolas Rapin, ami de Régnier et à qui Régnier a dédié une de ses satires, dans ses paraphrases de deux satires d'Horace (1.1 et 2.6). Étant donné que les poètes de la Pléiade ont approuvé Horace comme satirique, et étant donné qu'Horace était le satirique latin traduit, imité et paraphrasé le plus souvent en France au XVI<sup>e</sup> siècle, le choix d'Horace comme modèle allait de soi pour Régnier. Mais ce qu'il a fait et ce qu'il a affirmé ne sont pas les mêmes choses. En fait, Régnier a affiché Horace et Juvénal comme modèles, ensemble. Il commence la première édition de ses poèmes avec le vers de Juvénal, *difficile est saturam non scribere* (Juvénal 1.30). Au début de la deuxième satire il s'associe à Juvénal plutôt qu'à Horace (vers 14-17) :

Il faut suivre un sentier qui soit moins rebatu,  
Et, conduit d'Apollon, reconnoistre la trace  
Du libre Juvenal; trop discret est Horace  
Pour un homme picqué...<sup>10</sup>

<sup>4</sup> Voir J. Marmier, *Horace en France au dix-septième siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, « Horace et la naissance de la satire française » p. 123-129.

<sup>5</sup> *La Deffence, et Illustration de la langue françoise*, II, 4, éd. J.-C. Monferran, Genève, Droz, 2001, p. 136.

<sup>6</sup> J. Marmier, *op. cit.*, p. 123.

<sup>7</sup> R. Aulotte, *op. cit.*, p. 12-13.

<sup>8</sup> Cité par R. Aulotte, *op. cit.*, p. 28, n. 31.

<sup>9</sup> R. Aulotte, *op. cit.*, p. 12 n. 26.

<sup>10</sup> Mathurin Régnier, *Œuvres complètes* (éd. Jean Plattard. Paris, Les Belles Lettres, 1954) p. 17, toutes les références sauf mention contraire viennent de cette édition.

Et il prend souvent le ton indigné de Juvénal dans ses portraits bien frappés de personnages licencieux. Toutefois, dans la satire 14 il se présente comme imitateur d'Horace (vers 101-104) :

Or c'est un grand chemin jadis assez frayé  
Qui des rimeurs français ne fut oncq' essayé :  
Suivant les pas d'Horace, entrant en la carrière,  
Je trouve des humeurs de diverse manière. (p. 130)

Laquelle de ces déclarations faut-il croire ? Toutes les deux. Et ni l'une ni l'autre.

En réalité, nous avons une abondance d'éléments pour comprendre comment Régnier utilise Horace, grâce à quelques érudits, dont Robert Aulotte et Robert Colton, parmi d'autres. Néanmoins, il y a beaucoup d'autres sources utilisées par Régnier. Outre Juvénal, elles comprennent Ovide, Martial et Lucrèce comme auteurs de l'antiquité. En Italie, elles comprennent Berni et les poètes berniques qui l'ont suivi en écrivant des satires d'un réalisme bas et sur des choses bizarres, les poètes qui répondaient, comme dit Aulotte (30), « au besoin des Français de jouir du pittoresque, du bouffon, du burlesque ». En France, elles comprennent Rabelais, par exemple *Gargantua*, et Montaigne, surtout les *Essais*, en plus des membres de la Pléiade, Du Bellay et Ronsard. On est allé jusqu'à dire que Régnier « mit en bouteille le vin du tonneau pantagruélique »<sup>11</sup>.

Les éléments les plus évidemment typiques d'Horace incluent le caractère aimable du poète qui se plaît à mentionner ses propres fautes, ainsi que la structure informelle des poèmes, rappelant le discours familier. Par exemple, dans la satire 12 il écrit :

Quand je suis à par moy, souvent je m'estudie  
(Tant que faire se peut) après la maladie  
Dont chacun est blecé; je pense à mon devoir,  
J'ouvre les yeux de l'âme, et m'efforce de voir  
Au travers d'un chacun; de l'esprit je m'escrime,  
Puis, dessus le papier, mes caprices je rime  
Dedans une satyre, où, d'un œil doux-amer,  
Tout le monde s'y voit et ne s'y sent nommer.  
Voilà l'un des pechez où mon âme est encline. (vers 113-121, p. 112-13)

C'est une reprise assez littérale d'un passage de la Satire I, 4, poème où Horace explique ce qui le qualifie comme satirique, sans oublier ses propres fautes<sup>12</sup>. Voici le passage latin :

*neque enim, cum lectulus aut me  
porticus exceperit, desum mihi. "Rectius hoc est ;  
hoc faciens vivam melius ; sic dulcis amicis  
occurram ; hoc quidam non belle ; numquid ego illi  
inprudens olim faciam simile ?" haec ego mecum  
compressis agito labris; ubi quid datur oti,  
inludo chartis. hoc est mediocribus illis  
ex vitiis unum*<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> J. Vianey, *op. cit.*, p. xvi.

<sup>12</sup> R.E. Colton, *Régnier and Horace*, Brussels, Editions Latomus, 2004, p. 39-47.

Comme Horace, Régnier se présente comme un personnage doux et humble et il n'a pas peur de souligner ses propres fautes. C'est la même chose avec la satire 17, où Régnier offre une variation sur le thème horatien du *nil admirari*, que le satirique romain développe dans son épître I, 6<sup>14</sup>. L'ouverture du poème de Régnier affiche clairement ce qu'il doit à son modèle (vers 1-2) :

N'avoir crainte de rien et ne rien espérer,  
Amy, c'est ce qui peut les hommes bien-heurer.

Régnier traduit pratiquement Horace, en substituant un « ami » sans nom au Numicius d'Horace

*Nil admirari prope res est una, Numici,  
solaque quae possit facere et servare beatum*<sup>15</sup>. (Ep. 1, 6.1-2)

De la même façon, les mots d' Horace :

*Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui,  
ultra quam satis est uirtutem si petat ipsam*<sup>16</sup>. (Ep. 1.6, 15-16)

sont rendus presque exactement par Régnier :

Le bon sera meschant, insensé l'homme sage  
Et le prudent sera de raison devestu  
S'il se monstre trop chaud à suivre la vertu. (vers 52-54)

Ailleurs, nous voyons que Régnier développe les idées d'Horace. Prenez par exemple les questions d'Horace aux vers 5-8 :

*quid censes munera terrae,  
quid maris extremos Arabas ditantis et Indos,  
ludicra quid, plausus et amici dona Quiritis,  
quo spectanda modo, quo sensu credis et ore* ?<sup>17</sup>

---

<sup>13</sup> Horace, *Satires*, v. 133-140 : « Et, en effet, quand je suis à l'écart sur mon lit de repos ou sous un portique, je ne me fais pas faute à moi-même : 'Ceci est plus sage ; en agissant ainsi je vivrai mieux ; voici la manière de me rendre cher à mes amis ; la conduite d'un tel n'est pas jolie ; me laisserai-je aller à l'imiter un jour ?' Voilà les réflexions que lèvres closes je retourne en moi-même. Et lorsque j'ai du loisir, je m'amuse à les jeter sur le papier ; c'est un de ces défauts médiocrement graves dont j'ai parlé. » éd. et trad. François Villeneuve. Paris, Les Belles Lettres, 1932.

<sup>14</sup> La satire est contaminée avec le début de l'Ode III, 3, selon R.E. Colton, p. 57-64.

<sup>15</sup> « N'être frappé d'étonnement par rien, voilà, peut-on dire, Numicius, l'unique et seul principe qui puisse nous donner et nous conserver le bonheur. » *Les Épîtres*, éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

<sup>16</sup> « Le sage mériterait le nom d'insensé, le juste celui d'injuste s'ils poursuivaient la vertu elle-même au delà de ce qui suffit. » *Ibid.*

<sup>17</sup> « Et les présents de la terre à ton avis ? Et ceux de la mer qui enrichit au bout du monde Arabes et Indiens ? Et les jeux et les applaudissements, les dons que fiat l'amitié du Quirite ? De quel manière, avec quel sentiment, de quel air, selon toi, faut-il les contempler ? » *Ibid.*

Ceux-ci engendrent un passage de Régnier plus long approprié à son contexte, où il instille son propre dédain pour la richesse et les honneurs<sup>18</sup> :

Dy moy, qu'est-ce qu'on doit plus chèrement aymer  
De tout ce que nous donne ou la terre ou la mer ?  
Ou ces grans diamans, si brillants a la veue,  
Dont la France se voit à mon gré trop pourveue,  
Ou ces honneurs cuisans que la faveur depart  
Souvent moins par raison que non pas hazard,  
Ou toutes ces grandeurs après qui l'on abbaye,  
Qui font qu'un president dans les proces s'egaye,  
De quel œil, trouble ou clair, dy-moy, les doit-on voir  
Et de quel appetit au cœur les recevoir ? (vers 21-30)

Régnier rend beaucoup plus explicite qu'Horace la nature des choses qui distraient de la tranquillité et la sérénité. De plus, la satire 15 imite quelques mots pris au *Sermones* II, 3, paroles d'un interlocuteur agressif qui interrompt les vacances du poète<sup>19</sup>. Régnier commence ainsi :

Ouy, j'escry rarement, et me plais de le faire :  
Non pas que la paresse en moy soit ordinaire,  
Mais si tost que je prens la plume à ce dessein,  
Je croy prendre en galere une rame en la main;  
Je sens, au second vers, que la Muse me dicte,  
Et contre sa fureur ma raison se despote. (vers 1-6)

Ici il s'inspire de la conversation par laquelle le poème d'Horace commence, où Damasippe critique Horace pour son écriture si faible

*Sic raro scribis, ut toto non quater anno  
membranam poscas, scriptorum quaeque retexens,  
iratus tibi, quod vini somnique benignus  
nil dignum sermone canas. quid fiet ? at ipsis  
Saturnalibus huc fugisti. Sobrius ergo  
dic aliquid dignum promissis. Incipe. Nil est.  
culpantur frustra calami inmeritusque laborat  
iratis natus paries dis atque poetis*<sup>20</sup>.

On observe immédiatement que Régnier se dispense de la figure de Damasippe pour créer un monologue au lieu d'un dialogue. On observe aussi que Régnier ne nous offre pas de sermon

---

<sup>18</sup> Voir R.E. Colton, p. 61.

<sup>19</sup> R.E. Colton, p. 51-52.

<sup>20</sup> *J.* II, 3, 1-8 : Si tu écris rarement, au point de ne pas réclamer le parchemin quatre fois dans l'année entière, défaisant toujours le tissu de tes écrits, en colère contre toi-même parce que, trop complaisant au vin et au sommeil, tu ne composes pas un vers qui mérites qu'on en parle, qu'arrivera-t-il ? Mais, juste au moment des Saturnales, tu t'es sauvé ici. Donc, te voilà sobre : Dis-nous quelque chose qui corresponde aux promesses faites. Commence. Rien ne vient ? Tu accuses hors de propos les roseaux à écrire, et par toi souffre, sans l'avoir mérité, une muraille dont la colère des dieux et des poètes a marqué la naissance" (trad. et éd. citée).

stoïcien sur le sujet de la folie, qui occupe une grande part du poème horatien, mais qu'il se limite à l'impératif moral de critiquer les vices, par exemple :

D'autre part, je ne puis voir un mal sans m'en plaindre,  
Quelque part que ce soit, je ne me puis contraindre. (vers 153-4)

Ce sentiment est vraiment horatien. Mais la similitude la plus frappante se trouve dans la satire 8 qui prend pour modèle exact Horace *Sermones* I, 9. C'est le poème dans lequel Horace est attaqué par un arriviste. Le poème de Régnier contient des citations mot pour mot<sup>21</sup>. Robert Colton a énuméré les correspondances, donc il suffit de citer les ouvertures des deux poèmes, en commençant avec Horace :

*Ibam forte via sacra, sicut meus est mos,  
nescio quid meditans nugarum, totus in illis.  
Accurrit quidam notus mihi nomine tantum  
arreptaque manu « quid agis, dulcissime rerum ? »  
« suaviter, ut nunc est, » inquam « et cupio omnia quae vis. »  
cum adsectaretur, « numquid vis ? » occupo. at ille  
« noris nos » inquit; « docti sumus. » hic ego « pluris  
hoc » inquam « mihi eris. » Misere discedere quaerens  
ire modo ocius, interdum consistere, in aurem  
dicere nescio quid puero, cum sudor ad imos  
manaret talos. « o te, Bolane, cerebri  
felicem » aiebam tacitus, cum quidlibet ille  
garriret, vicos, urbem laudaret.<sup>22</sup> (vers 1-13)*

Régnier transporte cela dans le Paris contemporain en imaginant qu'il assiste lui-même à la messe lorsque le facheux l'interrompt :

J'oyois un de ces jours la Messe à deux genoux,  
Faisant mainte oraison, l'œil au Ciel, les mains jointes,  
Le cœur ouvert aux pleurs, et tout percé des pointes  
Qu'un devot repentir eslançoit dedans moy,  
Tremblant des peurs d'enfer et tout bruslant de foy,  
Quand un jeune frisé, relevée de moustache,  
De galoche, de botte et d'un ample pennache,  
Me vint prendre et me dist, pensant dire un bon mot :

---

<sup>21</sup> Voir R. E. Colton, p. 19-28.

<sup>22</sup> « Je m'en allais, d'aventure, par la Voie Sacrée, ayant en tête, selon mon habitude, je ne sais quels riens et pris par eux tout entier. Vient à moi soudain un personnage que je connaissais seulement de nom, et me saisissant la main : "Comment te portes-tu, toi, ce que j'ai de plus cher au monde ? - Fort bien, pour le moment, dis-je, et tous tes désirs sont les miens." Comme il s'attachait à mes pas, je prends la parole : "Y a-t-il quelque chose pour ton service ?" Mais lui : « Tu dois bien me connaître, je suis un lettré." Moi alors : "Tu n'en seras que plus estimé de moi. » Avec un furieux désir de me tirer de là, tantôt je pressais le pas, tantôt je m'arrêtais et disais n'importe quoi à l'oreille de mon valet, et cependant la sueur me coulait jusqu'au bas des talons. "O Bolanus, tu es heureux d'avoir la tête chaude" disais-je à part moi, pendant que l'autre bavardait à tort et à travers, se récriant sur la beauté des rues et de la ville. » (éd. et trad. citée)

« Pour un Poète du temps vous estes trop devot ».  
Moi, civil, je me leve et le bon jour luy donne.  
(Qu'heureux est le folastre, à la teste grisonne,  
Qui brusquement eust dit, avecq' une sambieu,  
« Ouy bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez pas en Dieu ! » (vers 4-16)

Robert Aulotte affirme que « pour beaucoup de lecteurs, la "narrative" satire VIII – qui nous offre, après Horace et avant Molière, le meilleur "fâcheux" de toute la littérature – reste, depuis sa publication, l'œuvre qu'ils préfèrent parmi les *Satires* de Mathurin Régnier »<sup>23</sup>.

J'ai démontré qu'il n'est pas nécessaire de creuser très profondément pour voir que Régnier s'immerge tellement dans la satire horatienne qu'il prend à sa charge avec aisance les thèmes, les idées et les mots de ce satirique, et il situe ce matériau dans une mise en scène parisienne de son époque. Mais il y a plus à dire. Si on jette un coup d'œil sur les sujets de chacun de ses poèmes, on peut voir à quel point l'influence d'Horace est limitée :

- Satire 1 : défense de la vocation du poète satirique, dédiée au Roi
- Satire 2 : sur la pauvreté et le rejet des poètes
- Satire 3 : sur la vie à la Cour
- Satire 4 : sur la pauvreté de la poésie
- Satire 5 : sur l'hypocrisie et l'envie; a un long passage sur les âges de l'homme pris de l'*Ars Poetica* d'Horace (vers 121-152 cf. *Ars Poetica* 153-178)
- Satire 6 : dénonciation de « l'honneur qui sous faux titre habite avecque nous »
- Satire 7 : sur la puissance d'amour
- Satire 8 : rencontre avec le fâcheux, modelé sur la *Satire* 1.9 d'Horace
- Satire 9 : contre les poètes nouveaux qui rejettent comme modèles les anciens et les poètes de la Pléiade, dédié à Nicolas Rapin
- Satire 10 : le souper ridicule
- Satire 11 : le mauvais gîte
- Satire 12 : apologie du poète lui-même contre l'accusation qu'il écrit avec malice, utilisant la *Satire* 1.4 d'Horace comme modèle.
- Satire 13 : « Macette », une esquisse de l'hypocrisie
- Satire 14 : sur la folie
- Satire 15 : une apologie de la vocation poétique qui prend son point de départ dans la *Satire* 2.3 d'Horace.
- Satire 16 : au sujet de l'amour, inspiré par la *Satire* 1.2 d'Horace.
- Satire 17 : « ni crainte ni espérance », d'après l'*Épître* 1.6 d'Horace.

Ce qui est immédiatement évident pour quiconque connaît les poèmes satiriques d'Horace, c'est que la matière que Régnier emprunte à Horace provient seulement d'une poignée de poèmes choisis<sup>24</sup>. Surtout, il semble que Régnier ait une prédilection pour le fâcheux qui tourmente le poète dans le neuvième poème du premier livre d'Horace. Ce personnage revient à plusieurs reprises dans ses *Satires*, dans la deuxième, la huitième et la onzième. Ensuite, Régnier semble aimer le sermon de Damasippe dans le troisième poème du deuxième livre

---

<sup>23</sup> R. Aulotte, *op. cit.*

<sup>24</sup> Voir l'index de R.E. Colton, p. 75-6, seulement Horace *S. I*, 1, 2, 4, 9, *II*, 2, 3 et *Épîtres* *I*, 6. avec quelques passages de l'*Ars Poetica*.

d'Horace, parce qu'il utilise des éléments tirés de cette source dans ses satires 9, 14 et 15<sup>25</sup>. En bref, Régnier recycle des éléments particuliers d'Horace, mais il ignore le reste de son œuvre.

Il y a aussi beaucoup de sujets absolument caractéristiques d'Horace qui n'apparaissent pas chez Régnier. Par exemple, l'idée de se retirer à la campagne, et la louange de l'amitié, de la liberté et de l'indépendance. Un élément typique d'Horace est la fable, par exemple, du rat des villes et du rat des champs, fable qui conclut la satire II, 6 et qui a eu un impact si fort sur les imitateurs français et britanniques d'Horace<sup>26</sup>. En outre, Régnier insiste sur les folies humaines bien au delà de ce qui convient à l'idée du *decorum* chez Horace. Par exemple, pensez au repas ridicule qui est le sujet de la satire 10 de Régnier. Bien sûr, on peut dire que Régnier suit Horace dans son esquisse d'un repas horrible dans les *Sermones* II, 8, mais le thème d'un repas horrible se trouve aussi chez Juvénal, notamment dans sa cinquième Satire, où la nourriture est utilisée dans le but d'humilier les convives plus humbles. La satire de Régnier est aussi inspirée par les descriptions des méchantes gens dans les poèmes satiriques des poètes italiens, Berni et Caporali. Bien que le poème de Régnier soit plein de descriptions brillantes de nourriture, comme celle-ci :

Devant moy justement on plante un grand potage  
D'où les mouches à jeun se sauvoient à la nage, (*Sat.* 10, v. 299-300, p.90)

tout de même, ce n'est pas l'essence de la satire horatienne. Et, pour revenir à la *Satire* 8 de Régnier, on peut voir que, en dépit des imitations littérales d'Horace, le satirique français accroît et approfondit le poème : il est plus long que celui d'Horace et le personnage du parisien fâcheux est plus compliqué que celui de l'arriviste d'Horace. Pour conclure cet argument, je voudrais opposer Régnier à quelques autres poètes qui ont interiorisé les attitudes et, pour ainsi dire, l'âme d'Horace à tel point qu'on peut parler d'une métempsychose du poète. J'en prendrai deux exemples : L'Arioste en Italie et Jonson en Angleterre.

Le premier exemple est Ludovico Ariosto, qui se fait l'écho des poèmes d'Horace – j'ai déjà mentionné comment il utilise la fable dans ses *Satires* – mais, plus important, il reprend des grands thèmes d'Horace. Ceux-ci comprennent la satisfaction d'une vie modeste, loin des exigences de la Cour et de la ville, et le désir d'être à l'abri des importunités du patron. Comme Horace, L'Arioste utilise le style autobiographique et crée l'impression qu'il se confie à son interlocuteur. Le deuxième est Ben Jonson, dont l'identification avec Horace est profonde et systémique, au niveau de l'éthique et de l'esthétique. Sa pièce *The Poetaster*, montée en 1601 et publiée en 1602, en est un exemple très clair. Dans le drame, le poète Horace, qui représente Jonson lui-même, est attaqué par les arrivistes et les jaloux. Ici Jonson fait une adaptation du poème d'Horace du fâcheux et des poèmes où Horace revendique son indépendance, les satires I, 4, I, 10 et II, 1<sup>27</sup>.

La relation de Régnier avec Horace n'est pas une métempsychose, mais quelque chose de plus libre. On peut le comparer avec John Donne en Angleterre à la même époque. Donne connaissait évidemment bien les deux satiriques latins les plus importants, Horace et Juvénal.

---

<sup>25</sup> Pour les détails voir R.E. Colton, p. 33-34, p. 49 et p. 51-52.

<sup>26</sup> Voir D.A. West « Of Mice and Men : Horace, Satires 2.6.77-177 », *Quality and Pleasure in Latin Poetry*, éd. A.J. Woodman et D.A. West, Cambridge, Cambridge University Press, 1974, p. 67-80. West fait mention de Marie de France, Haudent, Corrozet, Boursault, Le Noble et La Fontaine.

<sup>27</sup> Pour plus de détails voir S. Braund « The metempsychosis of Horace : the reception of the *Sermones* and *Epistulae* », *The Blackwell Companion to Horace*, éd. G. Davis, Malden, MA, Wiley-Blackwell, 2010, p. 368-390

Par exemple, il utilise aussi le cadre de la satire du fâcheux qui attaque Horace. En réalité, il l'utilise deux fois, dans les *Satyres* 1 et 4, mais il introduit dans les mêmes poèmes l'image vivante de Juvénal se promenant à travers les rues de Rome. Toutefois, Donne a plus d'indépendance que L'Arioste ou Jonson. Les idées et la syntaxe de ses poèmes sont plus compliquées et demandent plus d'attention au lecteur. À Horace, il emprunte le style dialogique, mais sans l'humilité et la critique de soi typique d'Horace. À Juvénal, il emprunte la critique fière et il semble se sentir supérieur. Donne fait surtout la critique de la vie de la cour (*Satyres* 4 et 5) et il critique passionnément la condition religieuse (*Satyre* 3), ni l'un ni l'autre n'étant les thèmes essentiels d'Horace.

Donc, retournons à Régnier : pourquoi se présente-t-il comme l'Horace français, quand il se montre en même temps dans ses *Satires* disciple de Juvénal ? Je suggère qu'il le fait pour avancer sous la protection du personnage, pour bénéficier de l'image, douce et affable, d'Horace, alors qu'en fait il parle plus directement et plus personnellement. Y contribue le fait que, depuis le moyen âge, on a christianisé Horace. Un bon exemple se trouve dans l'introduction (*accessus*) d'un commentaire sur Horace, qui date du milieu du douzième siècle :

*Postea librum sermonum addidit, ubi diversis generibus uiciorum irretitos reprehendit. ad ultimum opus suum in epistolis terminauit ibique ad modum boni agricolae uicium extirpatis uirtutes superseminauit*<sup>28</sup>.

Plus tard, il a ajouté son livre de *Sermones*, dans lequel il a critiqué les gens pris au piège des types de vices différents. Enfin il a fini son œuvre avec ses *Epîtres* et ici il a déraciné les vices et semé les vertus à leur place, à la manière d'un bon fermier.

Il me semble que, pour les poètes français, Horace était un modèle supérieur parce qu'il avait été moralisé et christianisé. À la recherche de l'appui de la cour, ces poètes ne veulent pas risquer d'offenser. Donc, à Régnier et aux autres, y compris Boileau, cinquante ans plus tard, Horace offre une égide salutaire, même si leurs satires sont en réalité un peu plus rudes que ce qu'Horace ordonne.

---

<sup>28</sup> K. Friis-Jensen, 'The reception of Horace in the Middle Ages', S.J. Harrison (éd.) *The Cambridge Companion to Horace*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 291-304 ici p. 294.

BIBLIOGRAPHIE

*Sources premières*

- Horace, *Épîtres*, éd. et trad. François Villeneuve. Paris, Les Belles Lettres, 1934.  
Horace, *Satires*, éd. et trad. François Villeneuve. Paris, Les Belles Lettres, 1932.  
Régnier, Mathurin. *Œuvres complètes*, éd. et trad. Jean Plattard. Paris, Les Belles Lettres, 1954.

*Sources secondaires*

- Aulotte, Robert, *Mathurin Régnier. Les Satires*. Paris, Sedes, 1983.  
Colton, R. E., *Régnier and Horace*. Brussels, Editions Latomus, 2004.  
Goulbourn, E. « Satire in Seventeenth and Eighteenth century France » , R. Quintero (éd.), *A Companion to Satire : Ancient and Modern*, Malden, MA, Blackwell, 2007, p. 139-160.  
McGann, M., « The reception of Horace in the Renaissance » , S. J. Harrison (éd.), *The Cambridge Companion to Horace*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 305-317.  
Marmier, Jean, *Horace en France au dix-septième siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1962.  
Vianey, J., *Mathurin Régnier*. Genève, Slatkine Reprints, 1969.